

Patrick Straram, la modernité comme ravissement

Marcel Jean

Numéro 143, septembre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25178ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jean, M. (2009). Patrick Straram, la modernité comme ravissement. *24 images*, (143), 26–27.

PATRICK STRARAM

LA MODERNITÉ COMME RAVISSEMENT

par Marcel Jean

PATRICK STRARAM LE BISON RAVI EST L'UNE DES FIGURES IMPORTANTES DE LA MODERNITÉ AU Québec, figure marquante de la contre-culture dont il fut à la fois un défenseur et un emblème. Quiconque l'a connu ne peut l'oublier. Il était poète, romancier, critique de cinéma. Homme de radio, surtout, le micro lui permettant de prendre toute sa dimension, d'acquiescer une ampleur que même tout à la fin, même malade, même avec un seul poumon, on ne pouvait lui dénier. Les dernières années de sa vie – il est mort le 9 mars 1988, à 54 ans, d'avoir brûlé la chandelle par les deux bouts –, Straram promenait sa silhouette fragile de vieux sachem, le cigare entre les dents, de la Cinémathèque au restaurant d'Émile « Butch » Bouchard, en passant par quelques bars et tavernes du Quartier latin, l'un d'eux ayant d'ailleurs été nommé Blues clair, en son honneur. C'est d'ailleurs là qu'il tenait salon, à la fin, là qu'il lisait ses journaux, là que ses amis lui rendaient visite, là qu'il a vendu ses œuvres d'art. « J'ai un magnifique tableau de Kittie Bruneau. Il faut que je le vende et j'ai décidé que c'est toi qui allais l'acheter. » Il n'y avait pas de discussion, pas de négociation. Le Bison fixait les prix et les conditions. « Ce sera 2000 \$: 500 \$ tout de suite et 100 \$ par mois pendant quinze mois. Si je meurs avant la fin des paiements, ce qui est probable, tu es délivré de ta dette. » Il est mort avant la fin.

Mais Straram était d'abord et surtout un vivant. À Paris à écouter du jazz et à gamberger, à Montréal à rouler à vélo avec Gilles Groulx ou à faire l'acteur dans *À tout prendre* de Jutra, à l'Altamont Speedway au légendaire spectacle des Rolling Stones, à Cap-Chat le 16 octobre 1970 lorsqu'il est arrêté et jeté en prison pour 18 jours. Ami de Jean-Luc Godard, de Juliet Berto, d'Agnès Varda. Par moments, on pouvait avoir l'impression qu'il connaissait tout le monde. Ainsi, en 1987, au festival de La Havane, dans l'ascenseur de l'hôtel Capri, je croise les producteurs américains Ed Pressman (*Phantom of the Paradise; Wall Street*) et Tom Luddy (*Barfly*). Ils lisent mon nom sur mon badge. « Canadien ? » « Oui. » « Francophone ? » « Oui. » « Tu connais Patrick Straram ? » « Oui. » « Tu le salueras pour nous... »

Né à Paris le 12 janvier 1934, Patrick Straram est le petit-fils du chef d'orchestre Walther Straram, mort un an plus tôt. C'est ce grand-père qui, le 22 novembre 1928, à l'Opéra Garnier, crée le *Boléro* de Ravel. Plus tard, il crée deux œuvres de Messiaen : *Les offrandes oubliées* en 1931 et *l'Hymne au Saint-Sacrement* en 1933. Walther Straram, que le futur critique de cinéma n'a pas connu, est toutefois à l'origine du nom qu'il porte : Straram est l'anagramme de Marrast, nom du grand-père à la naissance.

De sa jeunesse parisienne, on sait que Straram a fréquenté les caves de Saint-Germain-des-Prés, où il a connu Django Reinhardt, à qui il rend hommage en lui empruntant le titre *Blues clair*, qui désigne l'émission de radio qu'il conçoit et anime

à Radio-Canada en 1978-1979 et qui chapeaute tous ses textes à partir de 1980. À Saint-Germain, il rencontre aussi Boris Vian, l'une de ses grandes sources d'inspiration dont le nom, en anagramme, devient son totem : Bison ravi. Toute sa vie durant, Straram contribuera à « totémiser » ses proches. C'est ainsi que Gilles Groulx devient le Lynx inquiet, que Jean Gagné sera le Maringouin surprenant, et qu'il appellera affectueusement Jacqueline DeBelle, sa dernière compagne, la Laie ardente.

Straram fume, boit, se nourrit de jazz et de littérature : Henry Miller, Louis-Ferdinand Céline, Blaise Cendrars, Malcolm Lowry... *Au-dessous du volcan* est une révélation. Quelques semaines avant sa mort, à ceux qui s'informent de sa santé, il répond : « Je traite le feu par le feu, quand j'ai une quinte de toux, j'ouvre une bière et j'allume un cigare. »

En 1952, il a 18 ans et rencontre Guy Debord et Ivan Chtcheglov. Il participe avec eux, en 1953, à la préparation de l'Internationale situationniste. De cette période sortiront deux livres, publiés à titre posthume : *Lettres à Guy Debord* (Sens et Tonka, 2006) et le roman *Les bouteilles se couchent* (Allia, 2006). À lire aussi à ce propos l'ouvrage de Marc Vachon intitulé *L'arpenteur de la ville : l'utopie urbaine situationniste de Patrick Straram* (Triptyque, 2003).

mots musique, quelle histoire ce cinéma mon existence « mon cas », dans un Même et l'ignorance pour L'ÉTERNELLITÉ ?

l'inexplicable d'être né, l'atrocité d'être pour sans raison en mourir...

l'inégalité et toutes les injustices pour que Pouvoirs anéantissent...

toute création d'un vivre autrement destinant aux désastres...

l'Indifférence des majorités silencieuses vociférant Loi L'AGRESSIVITÉ ?

différence, errances/exils manouches en train parole sur liberté...

nuits violines avec vin et flamenco, au cœur l'Oiseau/Tonnerre...

en soleils solitude avec l'autre « ici et ailleurs » blues clair...

patrick straram le bison ravi 16 décembre 1986

Avril 1954, pour éviter le service militaire, Straram quitte la France pour le Canada. Il s'installe d'abord en Colombie-Britannique, où il fait 36 métiers, puis débarque à Montréal le 14 juin 1958. Quelques mois plus tard, en novembre, il publie un premier texte, dans *Cité libre*, à l'invitation de Pierre Elliott Trudeau, qu'il fréquente. En France, la Nouvelle Vague déferle. Straram participe à sa façon à ce mouvement de jeunesse en fondant, en 1960, avec le docteur Jean-Paul Ostiguy et la collaboration d'André Pépin, le Centre d'art de l'Élysée, premier véritable cinéma de répertoire à Montréal, où on montre les films de Godard et de Resnais. Dès cette époque il écrit, on le publie à divers endroits (notamment à *Parti pris*). Dès cette époque il lit ses billets à la radio. Il parle de jazz, de cinéma, de littérature, parfois de tout ça et d'autres choses en même temps.

Très vite il trouve un ton, une forme singulière, une façon bien à lui de faire de la critique. Il ne s'agit pas, ici, de décrire, de disserter ou même d'analyser. Il s'agit d'abord d'écrire... Car c'est en poète que Straram aborde la critique, de sorte que ses textes – même les plus courts – sont de véritables essais, c'est-à-dire la pensée bouillonnante qui se fige un instant dans l'acte d'écrire. D'abord, Straram dit « je ». Moins fréquemment à ses débuts, mais à mesure qu'on avance dans le temps, la première personne caractérise ses textes. C'est lui qui parle, qui s'élève, qui s'insurge, qui juge, qui donne des leçons, parfois (car cet homme de culture a aussi un côté donneur de leçons). À plusieurs reprises (notamment dans *Dérives*, numéro 52, en 1986), Straram fustige la presse locale et affirme que n'ont d'intérêt et d'impact que ceux parlant en leur propre nom. Au début de *One + One, Cinémarx et Rolling Stones* (Les Herbes rouges, 1971) il écrit : « Je pense que la seule information qui présente un intérêt et soit fiable est celle faite à **la première personne**. L'impartialité n'existe pas, et y prétendre c'est mentir deux fois. »

Deuxième élément majeur de la poétique de Straram : la citation. « Me suis-je assez souvent expliqué sur les **citations**, moyen d'affirmer une singularité, à travers laquelle seule aboutir à une universalité? » (Introduction de *One + One*). Les textes de Straram sont truffés de citations, souvent précédés d'une pleine page de citations et/ou de références placées en exergue. Chaque texte s'inscrit dans un réseau de textes, de musiques, de films...

Des premiers textes critiques de Straram, on retient leur caractère tranché, catégorique. Son tempérament excessif se révèle au détour de chaque phrase. « C'est l'un des plus beaux films français que *Le crime de Monsieur Lange*, l'un des plus achevés et des plus riches de Jean Renoir », écrit-il. Ailleurs : « *Yellow Sky* de William A. Wellman. Un des meilleurs auteurs de westerns, qui sont à la culture américaine ce que Shakespeare fut à l'anglaise. » Ailleurs encore : « Parmi les plus beaux des grands films maudits, il y a *Éléna et les hommes*. Qu'un film de Renoir soit un film maudit, c'est un comble. » À propos des *Amants de Vérone* d'André Cayatte : « C'est bien le seul film de Cayatte qui soit regardable. Sans doute parce que Jacques Prévert y est pour beaucoup plus que le metteur en scène. »

À partir du milieu de la décennie 1970, les textes que Straram consacrent au cinéma deviennent pratiquement des bribes d'autobiographie. Straram s'est éloigné de la critique traditionnelle à un point extrême. Même dans les quelques textes qu'il publie dans *Le*

Devoir, à l'invitation de Robert Lévesque, au milieu de la décennie 1980, il ne peut revenir en arrière. L'un de ses derniers textes publiés a fait l'objet d'une édition d'art, accompagné d'une gravure de Monique Dussault (Les éditions du Pôle). Il s'agit d'un bref poème prenant pour point de départ *Mon cas* de Manoel de Oliveira et se référant à *Pour finir encore et autres foirades* de Samuel Beckett. Il est ici intégralement reproduit. Ce texte apparaît comme un concentré de la manière de Straram. L'usage de la référence et de la citation, l'autobiographie, la colère, le jeu avec le langage...

Plus que tout autre critique au Québec, le Bison ravi a placé l'exercice critique au cœur du territoire de la création. Si une chose est certaine à propos de son travail critique, c'est qu'il est indissociable de ses amitiés, indissociable de sa présence dans les films des frères Gagné, de Pierre Goupil ou de Claude Jutra, indissociable de toute son activité d'écriture. Par ses textes, Patrick Straram a placé le cinéma et la critique au cœur de la vie même. ■



Patrick Straram, dit le Bison ravi

Source : Cinématique québécoise